

Elle n'a jamais eu d'enfants. C'est la meilleure des femmes ; mais son esprit est un peu romanesque... Elle n'a point été heureuse... Mon père avait épousé sa sœur... Vous voyez, chère Renée, qu'aucun liou du sang ne saurait exister entre madame Bertin et vous...

— Et cependant, pensa la jeune fille, son émotion, son trouble, avaient une cause... Laquelle ?

On arrivait à la barrière du Trône.

Les deux couples tournèrent à droite et atteignirent bientôt le restaurant du « rendez-vous des bons lapins, » où les Baudu les attendaient.

La famille entière se livrait avec activité à la préparation du repas.

Le contre-maître Victor Béralle donnait un coup de main à son futur beau-frère. Etienne et Virginie plumaient les volailles. Maman Baudu, les manches retroussées jusqu'au-dessus des coudes, allait et venait autour de ses casseroles d'où s'échappaient des parfums culinaires capables de ressusciter des morts.

Les jeunes gens furent accueillis avec la plus franche cordialité et s'installèrent à une petite table que Baudu et Victor Béralle couvrirent d'apéritifs variés tel qu'absinthe, madère, bitter, vermouth, etc., afin que chacun pût se servir à sa guise et selon ses goûts.

— Ne verrons-nous pas votre frère Richard ? demanda Paul au contre-maître de son père.

— Il ne manquerait plus que cela ! répondit Victor.

— Ça n'aurait cependant rien de surprenant... fit observer maman Baudu. Si le malheur veut qu'il entre en route chez un « mastroquet » et qu'il y trouve des camarades, il n'en sortira plus.

— Rien à craindre de ce côté... répliqua le jeune homme. Ce matin je lui ai donné de bons conseils.

— Turlututu ! s'écria la patronne. Voilà deux ans que je lui en donne, moi, des conseils, et c'est comme si je chantais "J'ai du bon tabac" sur l'air de "Femme sensible..."

— Aujourd'hui je réponds de lui...

— Pourquoi n'est-il pas là ?

— Il est descendu à la Halle... Il veut vous faire une surprise...

— Depuis huit heures du matin qu'il est parti avec un panier d'osier et un petit sac de cuir, il a eu le temps de dévaliser les Halles centrales... Ah ! le chenapan ! Ces jours-ci nous aurons ensemble une explication... Ah ! mais, une explication... Aujourd'hui, je ne veux pas bougonner... Sur ce, mes enfants, je trinque avec vous, et je retourne à mes fourneaux... Il y a du la besogne...

Le temps passait.

Deux ou trois parents invités au repas arrivèrent successivement, puis l'oncle chez lequel Paul avait dîné à Bercy, le soir du sauvetage de Renée.

Victor Béralle paraissait soucieux.

— Qu'avez-vous, mon ami ? lui demanda tout bas l'étudiant.

— Eh ! parbleu, répondit le contre-maître, j'ai peur, monsieur Paul, que maman Baudu n'ait raison et que Richard ne nous manque de parole... Il ne se corrige pas et cela me chagrine et m'inquiète... Richard est d'un caractère faible... quand il a un verre de vin dans la tête il se laisse entraîner par le premier venu... S'il me jouait le tour de se griser aujourd'hui, je ne lui pardonnerais pas...

— Allon...allons...de la patience...Il est encore de bonne heure...votre frère sera raisonnable...il se souviendra de vos recommandations...il va venir...

L'entrée d'un nouvel invité interrompit l'entretien confidentiel de l'étudiant et du contre-maître.

## II.

Quittons pour un instant le restaurant de l'avenue de Saint-Mandé, retournons de quelques heures en arrière, et conduisons nos lecteurs dans le logement exigü de Jarrelonge.

Le voleur de Léopold Lantier redoublait de précautions pour ne point tomber dans les griffes de son ex-complice. Il avait appris qu'un inconnu était venu le demander dans l'un des bouges qu'il fréquentait d'habitude. Or, le signalement de cet inconnu se rapportait exactement à celui de l'évadé de Troyes. — J'étais bien sûr qu'il me chercherait partout... pensa Jarrelonge, mais je serai plus malin que lui...il ne me trouvera pas...

Par mesure de prudence le bandit sortait de grand matin pour se procurer des provisions, restait enfermé chez lui tout le jour et, la nuit venue, allait, bien déguisé, prendre l'air sur les boulevards extérieurs.

Il tuait le temps en continuant la lecture des "Souvenirs" du comte de Terrys qui l'intéressaient fort, mais cette lecture touchait à son terme, le manuscrit n'ayant plus que quelques pages.

A mener une vie si monotone les heures lui semblaient longues, et son ennui grandissait à mesure que passaient les jours.

— Je me « fais vieux » ici...se disait-il parfois, si ça continue j'aurai des cheveux blancs avant six semaines... j'irais cependant bien manger une friture à la campagne, même par la neige... Ça me retremperait... Bah ! dimanche prochain, à tout hasard, je me payerai ça...

Le dimanche était arrivé. Jarrelonge, se couchant tôt, se réveillait dès l'aube. Il se leva, s'habilla rapidement, alluma son pipe et alla chercher son déjeuner.

La journée s'annonçait comme devant être splendide.

— A midi je prendrai mon vol du côté de la barrière du Trône...murmura le libéré, je rencontrerai par là quelque camarade, car on s'ennuie à se promener tout seul...je lui offrirai de le régaler...Nous irons à Vincennes et de là Nogent.

En attendant midi Jarrelonge déjeuna, puis reprit la lecture des « Souvenirs » du comte. Tout en lisant, il pensait :

— En a-t-il fait, des voyages, ce coco là ! Il dépensait à ça tous ses revenus...Ça aura taquiné sa fille et, pour jouir des millions, elle lui a donné de la mort-aux-rats...Je comprends ça, mais elle s'est laissé pincer, et c'est bête...Je suis sûr que ça l'amusait d'écrire sa vie, le bonhomme...Si j'écrivais la mienne, ça serait rigolo...seulement j'aurais trop de vols à raconter et mes lecteurs pourraient trouver ça monotone...

Jarrelonge interrompit son monologue. Il venait de tourner une page et s'arrêtait devant quelques lignes tracées à l'encre rouge entre une double rangée de guillemets.

— Tiens ! tiens ! dit-il en riant, le bonhomme s'est trompé d'encrier...au lieu de voir noir il voyait rouge...C'est peut-être la mort-aux-rats qui lui produisait cet effet-là...Qu'est ce que c'est que ce griffonnage, après lequel il n'y a presque plus rien ?

Il lut :

« J'ai toujours refusé de consulter un médecin, par le motif que je fais professions, à l'endroit de la science médicale, « d'une incrédulité complète.